Jean Yves Collette

Le Camion rouge

JOURNAL

D.R.

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Au propriétaire du camion rouge

Si une journée sans orgasme
est une journée perdue,
qu'en est-il d'une journée sans mot ?

Elle dit : « Je n'aime pas les camions ni, surtout, les gars qui les conduisent, leur mentalité déprimante, leur machisme, leurs goûts, douteux à plus d'un égard, et tout ce qui vient avec. »

Elle pense : « Ne me cherchez pas des poux. Je sais, évidemment, qu'il y a ‹ camion › et ‹ camion ›, comme il y a ‹ pomme › et ‹ orange ›. Tous les camions ne sont pas semblables ; il y en a quelques-uns qui n'ont pas trop l'air d'avoir été fabriqués pour tuer… Mais j'ai toujours su qu'ils étaient construits – aussi – pour donner un sentiment de puissance à qui n'en avait pas ou n'en avait pas assez ! Quant à parler de la puissance elle-même, celle du camion et celle du conducteur, je ne m'y risquerai pas. »

Il y a quelques années…

Elle le décrit sommairement : « Je le fréquente depuis longtemps, dans ce gymnase, comme une ‹ forme animée › qui parle, avec qui je peux parler… Malgré tout, le sportif ne me laisse pas indifférente. Le désir d'origine m'est sans doute arrivé par les yeux. Plus tard, des paroles ont été échangées, je suppose, puisqu'il me donnait des conseils pour une utilisation plus efficace des appareils d'exercice. Il n'est pas très grand, pour un homme ; je dis ça, parce que je suis habituée à plus… mais c'est agréable de parler d'égal à égal, en quelque sorte. Il est solidement charpenté, un peu rond à la taille, malgré tous ses efforts. Son poids, dans les cent-cinq, cent-dix kilos, laisse croire qu'il n'a peut-être pas une bonne santé et que ces exercices, il les fait pour contrer de mauvaises habitudes alimentaires. Il a le coco lisse, mais il n'est pas chauve ; il a la tête rasé, à la mode d'aujourd'hui, pour suivre la tendance ou pour faire le dur. En réalité, sûrement un peu des deux. Le mâle qui se transforme ainsi s'enlaidit assurément, mais il est prêt à faire ce sacrifice pour assurer sa place parmi les vrais, pour surpasser les autres prédateurs, usant de sa nouvelle laideur pour intimider ses adversaires. »

Elle précise : « Ses quarante-cinq ans, approximatif, n'enlèvent rien à ses yeux verts ni à sa peau lisse, bronzée, dont la douceur contraste avec la poigne de ses grosses mains, dures comme s'il travaillait manuellement. »

Elle se remémore : « Je l'ai croisé plusieurs fois avant l'été, avant qu'il ne disparaisse avec ses copains pour la saison ; il me tournait autour, mais ne semblait pas encore prêt à me faire des avances. Sa présence insistante contredisait son manque d'audace, comme s'il avait peur de se brûler. Il me laissait mi-figue mi-raisin, incapable que j'étais de saisir ses intentions. Mon éventuel tombeur semblait bien timide. En réalité, nous nous intimidions réciproquement. Le retour du beau temps, l'ouverture des terrasses et le prétexte de prendre un apéro ont eu raison de nos tergiversations. Nous parviendrons à boire ce verre… si le sort veut bien nous favoriser. »

L'été fuit, rien n'arrive…

Elle comprend : « Pendant des semaines, mon séducteur s'est comporté comme un voyeur ; il dévorait des yeux mon corps à peine caché sous son maillot de sport et il se délectait des détails de mon anatomie qui lui apparaissaient puis disparaissaient au fil de mes routines. Il se remplissait les yeux des courbes qui se profilaient, obligatoirement adoucies par mon collant et rendues d'autant plus follement excitantes pour lui que je ne semblais pas y porter attention, agissant avec le plus grand naturel. »

Elle l'imagine : « Il se gavait des fentes suggérées ; il se laissait emporter par des détails qui surgissaient devant ses yeux. Dès son retour chez lui, elle s'amuse à penser qu'il se masturbait en imaginant des scènes avec elle, se frottant à sa deuxième peau. Elle l'imagine d'autant plus aisément exercer cette activité de détente qu'elle la pratique elle-même régulièrement, laissant son imagination dessiner des muscles parmi les plus attirants et suggérer des sensations qui l'amènent à jouir sans tarder. »

Elle n'y tient plus : « L'été s'achève. Elle suggère, l'air innocent, que ‹ nous prenions un pot à la première occasion ›. Il rougit devant la proposition, mais il accepte avec enthousiasme. Elle est satisfaite d'avoir pris les devants ; elle sait, si cette rencontre a lieu, qu'elle arrivera à combler le puissant désir qui la tenaille depuis plusieurs mois. De plus, elle est rassurée sur son propre compte, car elle a fait le pas : elle aura été celle qui a initié la relation. »

Des semaines s'écoulent encore…

Elle inscrit dans sa mémoire : « Quand le fluide ardent du désir a déferlé entre nous, quand les digues du langage se sont enfin rompues, rabotant toute espèce de retenue ou d'empêchement, c'était un samedi, le 13 septembre, vers 17 h. »

Elle revoit la scène : « J'avais du temps devant moi, pour une rare fois, alors nous avons pris quelques bières à la terrasse. Lui, plus que moi. La conversation était animée, mais se déroulait à demi-mot, sexuellement orientée, très excitante. Nous évoquions nos préférences et constations avec bonheur leurs concordances… Mais il fallut bien, femme étant, que j'aille aux toilettes. »

Elle se remémore et frissonne : « Quand je me suis levée, il a pris ma main. C'était le signal que j'attendais. Immédiatement, moi, debout, lui, cloué sur sa chaise, je l'ai embrassé à lui dévorer la bouche… Peu après, nous avons quitté le café pour nous diriger vers le stationnement ; déjà, nous avions besoin d'intimité. »

Elle tente de raconter les événements : « À l'arrière du camion (Chevrolet, rouge, à quatre roues motrices), sous le hayon ouvert qui nous protégeait du soleil déclinant, comme si cette porte au-dessus de nos têtes nous isolait du monde, nous nous sommes embrassés et caressés comme des fous. Habillés (évidemment !), en plein air, dans la clarté persistante de la fin de ce jour d'été et sous le regard impavide des lampadaires du terrain de stationnement, nous étions déjà en mode accouplement. Il m'a pris aux fesses pour me soulever et j'ai enserré mes jambes autour de sa taille. Nous nous embrassions sans nous rassasier, comme il va de soi en pareilles circonstances. Nous nous enserrions si pleinement ! Je planais, ivre de sexe. Lui, je le voyais bien, c'était pareil… »

Elle se souvient aussi : « Alors, je me fichais du camion, fut-il rouge comme celui-là. Il est vrai, pourtant, que cela aurait dû me donner à réfléchir. Mais l'heure n'y était pas ; nos touchers, nos baisers et nos caresses effaçaient pour le moment la couleur de la carrosserie et tous les autres attributs du véhicule, tout comme les muscles boursouflés que j'avais sous la main… Toutes mes pensées réunies ne visaient plus que la satisfaction de l'énorme désir qui m'assaillait depuis des mois. »

Elle revient sur terre quelques instants : « Nous avions déjà bu. Nous avons décidé d'aller manger. Nous sommes monté à bord du camion. Avant de démarrer (mais je ne suis sûre de rien), nous avons dû continuer à nous caresser… J'aimais déjà me laisser ‹ maîtriser › par ses bras musclés. Le bistrot (dédié aux sports) n'était pas très loin. À l'arrivée, je ne sais plus trop ce que nous avons fait. Sommes-nous entrés tout de suite ? Nous sommes-nous encore touchés ? Allions-nous boire encore ? Comment allions-nous nous arrêter ? »

Elle, temporairement désenivrée, déclare : « Le Bistrot des sportifs est bruyant comme un marché des viandes. Les vapeurs de l'alcool donnent de l'allant à la testostérone et augmentent le niveau sonore jusqu'à faire mal. L'alcool sert aussi à faire oublier, à qui exerce la fonction de dragueur, que la chair à disposition dans ce lieu n'est pas la plus recherchée.

Elle explique : « À un moment, il s'est mis à parler ‹ pour vrai › ; il a dit des choses qui me semblaient nécessaires, dans la circonstance, dans la direction où nous allions. En réalité, c'étaient des mots qui n'avaient pas besoin d'être prononcés, mais qui peuvent être excitants à entendre. Nous buvions encore à la terrasse et, sans que je ne l'aie provoqué, il est passé aux aveux : il aimait ‹ les femmes qui coulent, surtout celles qui coulent abondamment ! › Cela l'excitait énormément. Le dire, en réalité, l'excitait plus encore que la chose qui arrive. Des heures durant, il pouvait rester devant une vulve qui suinte ou qui gicle : ce qu'il voyait, ce qu'il sentait, ce qu'il goûtait, ce qui l'aspergeait… tout le ravissait, disait-il. Évidemment, il fanfaronnait ; son enthousiasme même le dénonçait… mais il devait bien y avoir un peu de vrai dans sa ‹ révélation ›. »

Elle adapte la parole du mâle à son contexte personnel : « Moi qui coule dès que j'en ai l'occasion, tu vois un peu dans quel état je me trouvais », raconte-t-elle à son amant-de-tous-les-jours. « Je portais encore mes vêtements de sport, qui moulaient indécemment mes formes ; sous le tissu qui s'adaptait, je percevais le renflement de mon sexe, affamé de caresses. S'il avait eu l'effronterie de me demander de couler, là, assise à cette terrasse, je suis sûre que j'aurais écarté les cuisses et que j'aurais tiré quelques salves. L'une d'elles aurait pu traverser le tricot de mon vêtement et mouiller son *jean*… »

Elle pense qu'en se mettant à parler, il a compris qu'il avait mis dans le mille : « Il me disait des choses qui correspondaient à celles qui m'ont toujours bien préparée à jouir… En l'écoutant, je me sentais très chatte, très chaude, très coulante. Je me serais vautrée, si nous avions eu un peu de place. Sa voix grave, ses yeux langoureux m'enveloppaient de nuages. J'étais bien. Lui aussi, je crois. Nous étions un vivant outrage aux bonnes mœurs. Nous n'avions plus d'inhibitions… » Elle prononce ces paroles tout en sachant qu'elles ne représentent pas la réalité, mais plutôt un état d'esprit. À l'arrière du camion, elle aurait pu se ‹ vautrer › ; elle aurait pu ouvrir les jambes pour qu'il s'y jette ; elle aurait pu tendre la main et saisir la forme oblongue qui étouffait, rangée serrée entre ses cuisses de sportif. Elle est frappée par le temps du verbe : ‹ elle aurait pu › ! Bien entendu, à mots prononcés, peu importe les gestes !

Elle ajoute des détails et relate l'appâtement du matou : « Je m'entraînais en camisole et en *leggings* noirs, ce qui constituait mon uniforme habituel. Il m'observait sans cesse, à la dérobée, ou trouvait un prétexte pour s'approcher. D'habitude, il suggérait des variantes à mes exercices. S'il avait pu, alors, il se serait mis à me humer tant il semblait que je l'attirasse. Si je levais les bras pour des étirements ou si je m'épongeais le dos, il suffoquait ! Il se demandait : ‹ Elle le fait exprès, ou quoi ? Elle me provoque sans cesse ! ›, paroles qui exposaient davantage sa libido que des sentiments élevés. Plus tard, quand il s'est mis à me parler pour vrai, il m'a raconté des sensations qui furent les siennes… et il bandait. ‹ Tu as un si beau cul ›, l'a-t-elle entendue dire, précisant qu'il en aimait la forme. En me parlant, il me caressait le sexe, puis le ventre. Il n'arrêtait pas de dire combien mon ventre plat l'excitait, le faisait rêver. Il m'appelait ‹ Bébé ›. Tu peux imaginer ce que ce simple petit mot m'a fait ! J'entendais ta bouche le prononcer, dira-t-elle plus tard, à son amoureux-ordinaire ! »

Elle croit avoir conservé suffisamment de conscience pour rapporter que, dehors, après le repas, il faisait chaud : « Il était tard, mais l'air encore tiède vibrait comme par une nuit d'été. Nous revenions vers le camion, sous la lumière orange des réverbères du terrain de stationnement, entraînés par notre ivresse et notre désir. L'atmosphère, que nous percevions comme surréelle, nous envoûtait. Des lueurs de cinéma… la caméra qui nous précède, alors que nous regagnions le véhicule… nos regards… nos mains pressées l'une dans l'autre… et, pour compléter, une musique langoureuse, qui n'a jamais existé ailleurs que dans le creuset de nos émotions. »

Elle rapporte leur inhabituelle installation dans les fauteuils en cuir du camion rouge : « J'étais à genoux sur le siège, dos à la portière et lui, assis sur le côté, une jambe repliée sous lui. Face-à-face, l'îlot central de l'habitacle nous empêchait de nous rejoindre pleinement. Penchés vers l'avant, nous avons commencé à nous embrasser en nous rejoignant au-dessus du rangement et du double porte-gobelet. En position instable, dans l'énorme fauteuil, mon corps glissait. Avec un pied sur le sol, l'écartement de mes jambes ressemblait à un désir exprimé. Mon sexe immédiatement saisi, comme si l'homme avait eu des yeux au bout des doigts, pendant que nos langues s'entortillaient. J'écartais les cuisses tant que je le pouvais. Dans un lit, jambes relevées, je lui aurais offert mon clitoris, ma fente, mon cul, mes fesses… mais là, peu importe ! Sa main gauche, entre mes jambes, s'appropriait mon sexe et me soulevait presque. Sa main droite me tripotait les fesses et me les écartait avec force. Il me malaxait, me frottait, me pelotait comme un chien assoiffé. Moi aussi, j'étais complètement animale : il n'avait pas encore touché directement à mes lèvres, il ne m'avait pas encore pénétré, que j'en étais déjà aux *hummmm !* et aux *hannnn !* »

Elle rapporte encore : « Dans le noir, il affirmait que j'étais belle et il me faisait part de son bonheur ! Il adorait ma ‹ chatte ›, qu'il n'avait encore jamais vu et dans laquelle il allait bientôt fouiller sans s'interrompre. Il adorait ma ‹ chatte ›, au moins celle qui était mienne selon lui. Il était fasciné, disait-il, sans dire par quoi. »

Elle visualise la scène et précise certains points : « Moi, à genoux, mon sexe se trouvait presque à la hauteur de ses yeux, tandis que lui, assis, il était assez près pour que son regard le rende fou, mais trop pour qu'il puisse glisser ses doigts dans ma culotte et me caresser chair à chair, sans se casser le poignet… Je me devais d'agir. J'ai fait glisser ma culotte de sport et enlevé mon *string.* Mes fesses humides collaient sur le fauteuil. Il a tendu le bras vers l'arrière et m'a proposé une couverture. Je l'ai glissée sous moi avant de reculer mon fauteuil et de l'incliner autant que possible. J'étais prête. Bien calée, j'ai ouvert mes cuisses ; mes jambes formaient un losange ; mon sexe gonflé l'attendait. À lui de me prendre ! »

Elle surmonte la forte émotion qui l'envahit et continue son récit : « Il n'a pas tardé à me caresser ; ses doigts glissaient sur mes grandes lèvres, tendues à éclater ; j'attendais ces frôlements superficiels depuis si longtemps que j'ai failli tourner de l'œil. Ses attouchements glissaient sur ma peau au même tempo que celui de ma respiration, à moins que ce ne fut le contraire. – Une réflexion l'effleure : ‹ Souvent, j'ai fait le rapprochement entre l'émotion du premier toucher et le grand frisson qui clôt une activité sexuelle. Le premier, exaspéré par l'attente ; le second, par l'accumulation des caresses. › – Après, deux doigts rapprochés m'ont pénétrée, quelquefois trois ; ils se mouvaient comme une queue, mais s'incurvaient à l'intérieur ; ils plongeaient et replongeaient en variant leur rythme, ne ménageant pas leurs efforts. J'ai commencé à jouir quasiment tout de suite. Je chantais sans arrêt, profitant de la fièvre qu'il avait installée en moi, établie sur un plateau et n'en voulant pas descendre. Quand ses gros doigts sortaient de mon vagin, ils s'attardaient, souples et délicats comme il le fallait, sur mon clitoris et dans ses environs. Quelquefois, je produisais encore plus de bruits et il semblait en être gêné ; il ralentissait son mouvement ; j'en profitais pour gicler un coup dans sa main ; il épandait le liquide translucide sur mes cuisses et sur mon ventre – surtout sur mon ventre… Calés dans nos fauteuils respectifs, il ne pouvait pas me lécher ni me sucer, mais il profitait de ces pauses humides pour sentir et lécher ses propres doigts et répandre dans son visage, comme je le lui demandais, l'odeur de mon sexe. Je le laissais agir ; je me laissais faire ; il jouait avec moi ; je restais passive mais attentive ; je faisais des sons pour diriger son action. Je forgeais des sons, pour marquer mon plaisir, et lançais des bruits que ses gestes arrachaient involontairement à mon corps, des bruits de bouche qui ne pouvaient être voulus. Il délaissait à nouveau mon clitoris et recommençait à me remplir et à remuer à l'intérieur et, comme dans un cérémonial, je coulais de nouveau en abondance quand il en ressortait. Toute cette sève humaine étalée sur ma peau me faisait penser que je devais commencer à « sentir » quelque chose, et je respirais à plein poumon pour le vérifier. Il voulait tirer de moi le grand cri, l'orgasme qui le ferait lui-même éjaculer dans son *jean* sans même se toucher (c'est une image), il voulait me procurer la jouissance sublime dont il se vanterait auprès de ses copains sportifs pendant de nombreuses soirées… Mais je m'étais installée sur un plateau de sensations extraordinaires et je ne voulais pas cesser de jouir de cette position favorable, qui arrive si peu souvent. Jamais je n'avais trouvé plus de charme au mot ‹ masturbation › ! ‹ Masturbation et orgasme ›, telle aurait pu être ma devise ! Je jouissais, produisant une sorte de mélopée lente qui semblait sans borne, traduisant par ma bouche le délice qui résultait des frottements et des pénétrations incessants dont j'étais l'objet consentant. Pourtant, j'ai fini par me redresser, pensant qu'une position différente amènerait sans doute une variété de sensations. »

Elle respire à fond, regarde autour d'elle, rassemble son énergie et reprend son histoire : « Pendant un moment, j'étais face à mon sportif, les jambes remontées ; ensuite, pliées vers la droite, je lui tournais partiellement le dos et je lui montrais mon derrière. Il s'emballait de ma démonstration, de cette façon d'être pliée, féline. Cette vue le rendait fou, disait-il ; il me caressait les fesses avec exaltation et reluquait ma fente bien découpée et dégoulinante de tous les jus, sauf de son sperme. De nouveau, d'un autre angle, il allait me remplir le sexe. Il ne parlait pas tellement, car prononcer des mots lui était difficile, mais sa main, déjà, jouait avec mes lèvres et cherchait sa voie. Mes grandes lèvres et sa bouche ne pouvaient toujours pas s'embrasser, mais lui pouvait tout de même rapprocher sa tête et mieux voir ses doigts fouiller mon sexe à la recherche de liquide. *Hannnnn !* et *boooooo !* et *hummmm !* accompagnaient ses pénétrations : j'avais retrouvé presque instantanément le plateau de jouissance dont je m'étais absentée pour changer de position. Encore et encore, je voulais me tortiller sous l'effet de ses doigts et sous les pressions qu'il exerçait sur mon clitoris. Ma jouissance le torturait ; il voulait que je craque, que je cède à toutes les sensations, quoi qu'il redoutât assurément la tempête sensuelle que cela pouvait provoquer. Un moment, je me suis mise à penser à sa queue, que je n'avais jamais vue et que je ne visualisais pas vraiment. Mais, peu importe ! Pendant qu'il me masturbait, je caressais sa verge au travers de son *jean* et – même si ce n'était qu'une idée – je sentais dans ma main une plage humide, imbibée de ses écoulements et qui laisserait un cerne. Cette seule pensée me relançait. Mes sons et mes bruits de bouche, et les mouvements involontaires de mon corps repartaient avec plus de vigueur. Mes hanches étaient secouées de spasmes et mon vagin et ma vulve se contractaient pour lui écraser les doigts. Je sentais même les détentes et les contractions successives de mon sphincter qui accompagnaient les soubresauts de mon sexe. Je suis montée très haut, sur la falaise la plus haute que je connaissais. Je voulais me jeter dans le vide du plaisir incontrôlable et jouir à ne plus savoir qui j'étais ni qui je pouvais devenir. Et, après les cris de la tempête, j'aurais voulu me transformer en de gros cumulus sensuels qui se seraient vautrés dans le ciel en jouissant de l'infini et des voluptés du temps… Je n'ai pas sauté dans le vide orgasmique ; il ne m'y a pas poussé. Je souhaitais un petit inattendu qui n'est pas venu. Pendant un moment, dans la position charnelle dans laquelle je me suis proposée à lui, il a effleuré mon anus et exercé quelques légères pressions. Malgré ma réaction favorable, il n'a pas poursuivi son action. J'étais en manque de pénétrations, de toujours plus de pénétrations, et il n'a pas compris mon envie d'être finement enculée en même temps qu'il fouillait avec délices les arcanes baveuses de mon sexe. Même si j'étais incapable de le formuler, je n'attendais que de ressentir le contact de ses doigts se touchant au travers de mes muqueuses… »

Elle dit : « J'en avais perdu la notion du temps. J'avais plus ou moins oublié, ce jour là, comment nous avions commencé et comment nous avons pu nous arrêter. Quand je pense à ma gorge usée ou à mes grandes lèvres émoussées par tant de manipulations, peut-être me suis-je simplement épuisée à jouir, de cette jouissance envahissante qui a rempli mon corps et qui ne s'en est plus allée pendant des heures ? Je ne sais pas. Ou ai-je été refroidie par sa peur de m'entendre crier ? Ou m'est-il devenu évident que nous n'irions pas plus loin ce jour-là ? Où ai-je soudain pris conscience du temps qui passe et de ses enjeux ? »

Elle le remercie : « Je lui dois au moins de ne pas avoir décidé lui-même de l'arrêt de ses caresses (et, comme la plupart des mâles, de penser qu'il serait temps de passer à autre chose). Il m'a masturbée tant que j'ai voulu, même s'il a tôt fait de constater que je serais insatiable. En vérité, de toute ma vie, je n'aurais jamais assez de cette jouissance qui s'était insinuée en moi et qui s'y trouvait à l'aise sans qu'aucune inhibition ne vienne troubler mon plaisir. Je ne pensais pas vraiment, mais je pensais que rien ne devait arrêter le mouvement si bien harmonisé de toutes mes cellules à la recherche d'un contentement sexuel qui ne voulait plus s'arrêter. Le bon moment, la plus belle ivresse, les doigts les plus patients, le sexe mouillé à souhait, le gars le plus étonné de son effet et qui devait sentir, malgré lui, qu'il ne trouverait pas de sitôt un si heureux hasard de circonstances ni une si extraordinaire cliente. »

Elle ajoute un bémol : « Les fenêtres du camion étaient fermées, les vitres embuées et il faisait très chaud. Dans le brouhaha des voitures, dans le stationnement, pouvait-on nous entendre ? Nous entendions-nous réellement ? Je n'en savais rien et je m'en fichais, mais lui il en avait peur. Il découvrait à peine ma peau, des détails de mon anatomie, et il avait déjà peur de ma jouissance, du bruit que je faisais et de ceux que je pourrais faire s'il continuait à fouiller ma chair dans ses replis les plus humides. Il ignorait, comme la plupart des mâles, que les effets sonores de la jouissance ne sont pas qu'une résultante, mais qu'ils y participent jusqu'à la perfection. »

Elle va tout raconter à son amoureux-patient (qu'elle abandonne si fréquemment et qui va s'exaspérer maintenant de son manque de tact) avant de préciser : « Je suis rentrée très tard, heureusement avant mon conjoint (dans les faits). Je suis allée directement sous la douche pour me défaire de l'odeur de mes activités, précaution nécessaire pour éviter une anicroche désobligeante avec lui.

Le lendemain avant-midi (dimanche, 14 septembre 2008), envahie par des réminiscences, à l'abris du regard et des oreilles de mes ‹ inconvénients › locaux, je me suis masturbée comme une folle, tentant de reproduire les attouchements géniaux de la veille et, ainsi, j'ai joui à deux reprises en m'imaginant abandonnée sous l'emprise de ses doigts. »

La fin et la suite

Elle résume les événements qui se sont déroulés jusqu'à maintenant : « C'est ainsi que les choses ont commencé, dit-elle, et c'est là qu'elles auraient dû se terminer. L'un et l'autre, pour des raisons différentes, aurions pu nous remémorer longtemps l'incandescence qui m'avait éblouie… Je savais bien que la qualité de cette rencontre résultait d'un concours de circonstances et qu'aucune prochaine fois n'atteindrait un tel sommet. Toutefois, mon désir de nous voir réunis de nouveau, même sachant que toute autre occasion ne pouvait être qu'un ersatz, emportait toutes les précautions et distances que je m'étais promis de prendre. Il était déjà trop tard. Je ne l'avais pas vu nu ni n'avais touché directement sa peau ; je n'avais même pas vu sa queue ni ne l'avais utilisée ; nous ne nous étions pas encore accouplés… mais je me convainquais que ses attributs physiques me tourneraient les sens, misant qu'ils devraient être à la hauteur du talent de ses doigts. »

Lundi, 15 septembre. — « Je suis obsédée. Je me contredis moi-même. Je devrais dompter ma curiosité et ne pas chercher à tout prix à tâter sa queue, mais je veux poursuivre, satisfaire ma gourmandise sexuelle, même si je devine que notre relation s'avérera rapidement décevante. Je ne suis pas la plus entêtée des banlieusarde pour rien ! »

Mardi, 16 septembre, début de soirée. — « Nous sommes au gymnase et nous soutenons une conversation intense pendant et après nos exercices. L'excitation est à son comble. Je constate à quel point ma dépendance sensuelle à son égard s'installe. Nous convenons du niveau élevé de discrétion que nous devons adopter.

« Je partirais bien avec lui faire une promenade en camion ou me déchaîner quelques heures dans un motel. Lui est libre, moi, pas. (Depuis quelque temps, il est séparé de sa femme. Il est volage, elle est jalouse, tout est normal.)

« Nous devons être très prudents, car mon conjoint (dans les faits), toutes griffes sorties, est à l'affût. Il y a quelque temps, j'ai fait la bêtise de mentionner son nom (quelqu'un qui m'aide au gym)… Mon conjoint est particulièrement vicieux. Il veut toujours savoir avec qui je le trompe. Il aime rencontrer ses concurrents et leur montrer qu'il a des ‹ arguments › pour me ramener à la maison. Et puis, convaincu de sa supériorité, cela le conforte de se comparer. Selon lui, il est évident que je ne peux ‹ ramasser › que des peaux insignifiantes – comme s'il me trouvait absolument moche. Évidemment, je pense exactement le contraire. »

Mercredi, 17 septembre. — « J'ai voulu distraire mon sportif, en lui faisant part de petits événements de ma vie quotidienne, mais j'ai aussi manifesté de l'empressement à le revoir. Après avoir fait état de nos temps libres, nous avons cherché à arrêter un jour et une heure qui pourraient nous convenir sur une base régulière. Il semble agacé par mes diverses obligations, bien plus nombreuses que les siennes. »

Jeudi, 18 septembre. — « Je corresponds intensivement avec lui par courriel. Nous réussissons à fixer un premier rendez-vous charnel. Nous nous rencontrerons, chez lui, les vendredis avant-midi, dans son nouvel appartement, même s'il n'est qu'à demi aménagé. En cas d'alerte, comme il habite près de chez moi, je pourrais rentrer en vitesse et agir en toute innocence.

« Nos échanges sont nombreux et, cet avant-midi, mon sportif est bavard. Plutôt malhabile, il écrit (tel quel) :

> ‹ *J'avoue que je pense à la prochaine fois, comment ça va se passer… J'ai hâte de te sentir avec mon sexe dans le tien et de te faire jouir de plaisir. […] Il faudra juste faire attention pour pas ameuter tous le quartier avec tes cris de jouissance. T'auras juste à jouir tous bas en gardant un certain contrôle. […] Je revois ton bas-ventre qui m'excite et j'aimerais te voir avec un* j-string *transparent. Ouf, je bande, je suis excité, j'ai hâte de te prendre. […] J'ai super envie de toi,*

> *de ton sexe, de tes fesses, de ton ventre, de ta bouche.* ›

« Le moins que je puisse dire, c'est qu'il est en appétit ! Toutefois, je ne peux m'empêcher de noter – s'il a très hâte de me prendre – qu'il ne dit pas ce qu'il tentera de me donner ! »

Jeudi, 18 septembre, de 13 h à 14 h. — « J'appelle mon amant-normal et je lui raconte par le menu les débuts de l'aventure ! Je lui avais déjà parlé de mon sportif, mais je crois qu'il n'avait pas compris qu'il s'agissait d'un projet à concrétiser, pas seulement d'un fantasme. Je lui en rappelle les prémices et je lui en raconte les petits détails de pur instinct qui ont transformé ce vendredi en une journée si mémorable, surtout les parades sexuelles qui ont marqué l'attirance des deux ‹ bêtes › qui s'examinaient, qui n'évaluaient pas leurs forces et leurs faiblesses, mais estimaient la qualité de leur approche, leur position pour faire tomber l'un ou l'une dans le piège de l'adversaire. Je lui parle longuement du plaisir qui m'avait envahi ce jour-là et qui ne me quittait plus… et de celui qui, maintenant, monte entre mes cuisses pendant que je lui parle, comme cela arrive souvent quand j'entend sa voix. Il me répond que mon récit est très excitant à écouter, que c'est comme s'il me voyait, que c'est comme si je me laissais voir, comme si je m'exhibais pour l'exciter. Collés à nos combinés téléphoniques, nous continuons sur ce ton et mes paroles et ses commentaires nous chauffent les sens, stimulent notre imagination, nous font mouiller et vont, très bientôt, nous faire jouir et nous faire couler dans les mains qui nous servent d'organe de copulation depuis le début de cette conversation, sans que nous n'ayons besoin de nous retenir de chanter sinon de crier notre plaisir.

« Bien que je ne sois pas portée sur la ‹ capote ›, s'inquiète-t-elle, par ailleurs, auprès de son amoureux-reposoir, c'est bien la première fois que je m'engage dans une relation sans connaître davantage la personne avec qui je vais frayer… et ce n'est pas sans me causer une petite inquiétude. »

Vendredi, 19 septembre, vers 9 h 30. — « Il me guide, par téléphone, vers son nouvel appartement. Après tel bâtiment public, c'est un immeuble de trois étages. Je ne l'aperçois pas tout de suite, je vais trop loin, je le rappelle, j'éprouve de la difficulté à stationner ma voiture, je monte les escaliers… Sa porte est ouverte et il m'attend, torse nu. Je dépose mon sac et il me soulève, j'agrippe sa taille avec mes cuisses et c'est ainsi, soudée à lui et en nous embrassant, que je fais la visite des lieux : séjour, cuisine, salle de bain, chambres, puis retour vers la pièce centrale, seule utilisable pour le moment. Il me dépose et me renverse sur le canapé-lit tout blanc et, sans plus attendre, retire mon pantalon. Pour lui faire plaisir, je porte un *string* rose à demi transparent, sans couture ; autant dire que je suis nue. Il s'accroupit devant moi tandis que j'ouvre les jambes : ‹ *Wow !* ›, s'exclame-t-il. Il promène ses doigts, trace les contours de ma vulve, vérifie l'adhésion de mon sexe au tissu qui le recouvre et, devant l'identité de forme parfaite, s'exclame à nouveau. Il approche son visage ; il semble chercher un détail original, lui qui découvre ma ‹ chatte › pour la première fois en pleine lumière. Je suis appuyée sur mes coudes, le haut du corps relevé, et je regarde sa bouche. Il s'approche encore un peu plus et commence à me lécher au travers du tissu. Je regarde sa langue un moment, puis je ferme les yeux et je m'étends.

« Je le mets en garde contre des giclées possibles : il a prévu une serviette de bain pour éponger. J'étais pleine d'attente. Dans mon ivresse du premier jour, je me souvenais qu'il avait prétendu pouvoir caresser le sexe d'une femme avec sa bouche… à l'infini ! Déjà, je le sentais attentionné ; ses manipulations, empreintes de lenteur et de douceur, m'inspiraient ; je percevais, si je puis dire, sa gourmandise. En une seconde, il m'a enlevé mon cache-sexe ; la seconde suivante, sa langue s'insinuait dans mon sexe et il m'aspirait : il suçait mes lèvres et lavait amoureusement mes chairs.

« En peu de temps, je commençais à m'exprimer, m'efforçant de brider mon plaisir pour ne pas l'effaroucher. Je le sentais attentif à mes réactions, inquiet. Pour ma part, j'avais une envie terrible de sensations puissantes et, en les attendant, je voguais d'un frisson à l'autre. Un conte de fée s'écrivait : je rêvais. Non seulement j'étais dans un lit de ouate voluptueuse et toutes les impressions qui m'atteignaient filtraient en douceur entre sa langue et ma vulve, mais tous mes sens percevaient des impulsions quasi magiques… jusqu'à ce qu'il s'interrompe, tout à coup impatient, et que le rythme délicieux se casse.

« J'étais évidemment très mouillée… et il est inscrit, dans les gênes de tout mâle platement normal, que le ‹ mouillé › est le signe d'une femelle disposée à la pénétration… ce qui est, par ailleurs, n'est-ce-pas, l'ultime finalité du genre… qu'il n'y a pas de raison de la repousser, pensais-je encore, cherchant à expliquer son comportement. De toute évidence, il agit comme un simple géniteur, laissant sa nature grossière masquer son rôle et la raison de notre rencontre : être amants et tirer toutes les joies possibles du plaisir charnel. J'étais déçue !

« Il se relève, m'incite à faire de même ; il se déshabille complètement ; nous ouvrons le lit. Je vois sa queue et je la prends dans mes mains pour la première fois, puis je la mets dans ma bouche et je la lèche un moment. Sa queue est bien raide et ses couillards, tout ronds ! Tentant de me situer sur le même plan, je songe qu'il est sûrement prêt à passer à l'action, à celle qui lui tient tant à cœur.

« Curieusement, il s'étend sur le dos, voulant peut-être m'inciter, de cette manière, à lui faire un ‹ traitement de canal › ! Si c'était ce qu'il attendait, il n'a pas montré sa déception quand, au contraire, je l'ai chevauché. Je me suis assise sur lui, assez haut, et j'ai promené mon sexe bien baveux sur son ventre et sur sa poitrine. Je me suis frottée langoureusement dans ses poils, mon clitoris pointé servant de tête chercheuse. Tout cela était délicieux. Je murmurais, je roucoulais. Je faisais des bruits *(br-br-lou-loouou !)* semblables à ceux d'un oiseau dont je ne connais pas le nom, ce qui lui a fait écarquiller les yeux. Je me faisais plaisir : je faisais durer mes frottements et je m'amusais de sa patience. Tout de même, petit à petit, j'ai poussé mon bassin vers l'érection qui narguait ma vulve et, ayant tout mis en place, je me suis assise dessus d'un seul trait. Son gland a trouvé le fond de mon vagin et moi, je me suis mis à bouger. J'ai rapidement trouvé un rythme ; le plaisir est remonté en moi. Il me massait les fesses ou bien me caressait les seins, faisant rouler mes mamelons entre ses doigts et me procurant de bons petits effets. Il ne va pas jouir dans cette position, mais rien n'est urgent ; moi, par contre, je le pourrais, si j'avais encore un peu de temps. Je suis bien et je crois que ma gestuelle en est le reflet. Il me dit qu'il est épaté de me voir bouger ; il me fait plaisir. Je me penche vers lui ; nous nous trouvons très près, très collés ; nous nous embrassons pendant que ses hanches me soulèvent et qu'il pousse lui-même sa queue dans mon sexe.

« Il me renverse ; je suis toute petite sous lui. Il se met à bouger ; il a (re)trouvé la position qui est, tout compte fait, ‹ celle qu'il préfère ›. La machine musculaire se met en marche. Il ferme les yeux, il se concentre sur son mouvement, il espère que les muscles de mon vagin vont le tenir bien serré, il accélère… Il n'est déjà plus dans une relation tendre et folle… Au mieux, il espère que sa vitesse me fera de l'effet. À la rigueur, il n'est plus avec moi… Il est au gymnase et il s'entraîne ; il fait les efforts nécessaires pour montrer qu'il est un athlète ; il se masturbe dans mon sexe ; son front se plisse, ses yeux n'ont plus de regard, son cou et ses bras sont tendus par l'effort. J'aimerais qu'il ralentisse et je caresse sa poitrine. Peine perdue ! Il grogne un peu ; il souffle (comme un bœuf – est-ce cela qu'il faut dire ?) ; il grimace ; son mouvement est impressionnant ; il grogne réellement (mais il n'ameutera pas le voisinage) et il éjacule. Je crois qu'il éjacule beaucoup, car je sens la présence de son sperme. Il jouit de son effort pendant quelques secondes encore. Mon homme voudrait que je m'attendrisse de sa performance. Il se laisse tomber à côté de moi, il sourit et se décide à rouvrir les yeux. Moi – qu'il avait enfin conquise ! – je joue le jeu. Je caresse son visage et je l'embrasse. À mon tour, je ferme les yeux et je me revois dans son camion, jouissant et coulant dans sa main, mon sexe ouvert et juteux prêt à manger ses doigts, et tressaillant sans fin.

« Il a joui en moi. J'avais perdu l'habitude de ça. Après un temps, il a bandé de nouveau, mais il n'a pas été tenté de recommencer sa démonstration. Pour la suite, nous nous sommes tâté, caressé, embrassé, sucé, léché, pressé, pénétré… Nous nous reposions, puis nous recommencions. Après son gros effort, il a été plus attentionné. Ce fut magique jusqu'à la fin de notre rendez-vous, quoi que je m'étonne encore maintenant de n'avoir aucun souvenir de ma propre jouissance ! »

Pendant la fin de semaine. — « Je m'affaire aux tâches domestiques et mon conjoint (dans les faits) cherche une trace de mon amant-ordinaire dans les journaux du samedi. Je rêve, les yeux ouverts, faisant repasser dans ma tête le film d'une récente journée d'ivresse dans un camion rouge. Rien que d'y penser, j'en ai des coulées de cyprine. Je tente de revivre les sensations vives du dernier vendredi et de ressentir l'effet de sa crème coulant en moi.

« Ces belles images n'arrivent pas seules. Une foule de détails et des comparaisons viennent aussi hanter mon esprit et me font réfléchir. Il a été ‹ performant ›, certes, mais déjà moins assoiffé de moi que dans son camion. Il soignait ses gestes pour bien paraître et être efficace. Il travaillait à être ce qu'il pensait être la manière dont je le voyais ou l'attendais. Sans folie ni passion, pour ne pas paraître brouillon. Il ne m'aime pas, c'est sûr ; il m'aime juste assez pour me baiser. Après des préliminaires sympathiques, sans exagération, et certaines gymnastiques, il a avoué son penchant pour le très classique face à face. Puis, ayant tiré un coup, il s'est trouvé considérablement ralenti dans son élan. Je dirais qu'en la circonstance il a fait des efforts pour que le souvenir que je garde de cette première vraie rencontre laisse de lui la meilleure impression possible. Mais, je n'en conclus pas moins qu'à deux reprises, au Bistrot des sportifs, quand il cherchait à me convaincre qu'il était un bon parti sexuel, il s'est vanté indûment de ses goûts et de la durée de sa puissance de feu. Force m'est de constater qu'il dure aussi longtemps que n'importe quel séducteur normalement constitué !

« Évidemment, mal faite comme je le suis, j'en attends maintenant plus de sa part à mesure que je sens son état normal de mâle prendre le dessus. Serait-il déjà aussi ennuyeux qu'un mari après trente ans de vie commune ? Il me repousserait, et je m'attacherais à lui comme une malade qui ne voudrait pas mourir. Ou, devrais-je mieux dire : ‹ Il me repousse déjà et je m'attache à lui comme une malade qui est en train de mourir. ›

« Je me conduis comme si je n'avais pas déjà une machine à masturbation disponible à la maison, comme si je n'avais pas un amant-constant toujours disposé à entretenir ma jouissance, comme si je n'avais pas, de plus, sous la main, une femme rousse à déniaiser, pour en profiter, et l'œil sur une autre, sensuelle comme de la crème, que je n'envisage pas de me laisser prendre par un homme ou par une autre femme. M'attachant à un *muscle-man* volage, plutôt insignifiant, pur modèle ‹ 4-5-0 ›, cliché tout craché, je me conduis comme si je n'avais rien, que j'étais affamée, que j'étais privée de tout. »

Mardi, 23 septembre, entre 12 h 50 et 13 h 40. — « Je parle beaucoup, mais je ne raconte pas tout à mon amant-quotidien. Au téléphone, je ne lui parle que du beau côté des choses, masquant l'appréhension qui déjà me peine, cherchant bien davantage à le titiller, lui, puisque je veux l'amener à jouir avec moi des sensations qui m'obsèdent. Parce que son écoute et ses commentaires ajoutent à notre plaisir et qu'ensemble nos mots dépassent la plate réalité et nous font souvent planer bien plus haut. Nous ajoutons, nous améliorons, nous extrapolons, nous remodelons nos histoires pour qu'elles correspondent exactement à celles que nous voulons entendre, qui nous emportent avec de grosses émotions et des tas de détails salés. Avec lui, je mouille rien qu'à parler. Je raconte les attouchements délicats et les pénétrations dont je fus l'objet et je décris comment mon sexe bavait. J'en rajoute sûrement, mais c'est pour la bonne cause. Nous nous masturbons au son de nos voix. Pour l'un et l'autre, les mots ont toujours été un vecteur de stimulation particulièrement efficace. Nous nous demandons souvent combien de temps cela va durer. »

Les jours passent et des questions surgissent. — « Malgré sa belle performance et mon plaisir déclaré, il y a déjà quelque chose de cassé. Lui le sait, moi je le sens, mais nous n'en ferons rien paraître. Il me semble même qu'à notre deuxième coup, des arrières-pensées montraient le bout de leur nez. Il manque de cette attirance incontrôlable qui doit régner sur une relation sexuellement orientée comme la nôtre. Il n'y a que ça, entre nous, le sexe. Sa curiosité mâle serait-elle complètement satisfaite en deux ou trois séances ? Est-il si expérimenté qu'il a fait le tour de ma personne en quelques coups ? Veut-il déjà passer à quelqu'une d'autre ? Suis-je de si peu d'intérêt ? Et moi, il fallait toujours que je me taise, que je n'ameute pas l'immeuble avec mes chants de plaisir. Et lui, un vrai petit mari. Déjà, je retrouvais le goût douteux du concubinage… Tout devient très-très vite ennuyeux, dès la fin du plaisir physique. Ce que je traduisais par une peur de l'avenir et une incapacité à s'engager passionnément de sa part m'amènera à dire, dans la chaleur de l'action, que la mollesse de son caractère le rendait incernable. Mais, il y a pire que l'« incernable », à ce que je crois comprendre. La confusion des sentiments, par exemple, qui ne me laisse pas de repos, et un égocentrisme qui m'empêche de voir et les personnes et le monde autrement que par le trou de mon nombril. »

Des jours passent encore. — « Une autre fois, il voulait que je le voie tout de suite, parce qu'il en avait envie, sans tenir compte de mes empêchements ou de mes obligations. Il est déçu, il se refroidit. Plus tard. Il veut me voir plus souvent, sachant bien que notre relation n'aura pas une longue vie. Il doit se dire qu'il vaut mieux en profiter, qu'il faut battre la femelle pendant qu'elle est chaude ! Une autre fois encore, il voulait que nos rencontres cessent, parce qu'il ne voulait pas risquer d'affronter mon CDLF (conjoint dans les faits). Avec raison d'ailleurs, le pauvre homme ne voulait pas se voir confronter à la brute ! L'ayant aperçu une fois, il a dû comprendre que l'individu suintait la mort, que c'était un assassin en puissance. Ayant testé le genre de plaisir que je pouvais lui donner, il devait considérer que le coup ne valait plus le danger que cette activité lui faisait courir.

« Cependant, avant cela même, je lui pesais. J'étais une maîtresse trop envahissante. Une maîtresse (ou un amant) ne sont pas faits pour reproduire les embêtements de la vie de couple, mais pour en sortir, pour profiter pleinement des meilleurs aspects des relations interpersonnelles. Mes courriels l'ont amusé un moment, puis l'ont agacé ; mes appels téléphoniques interminables, également. Nos rencontres au gymnase s'espaçaient : ‹ Ah bon, je n'avais pas remarqué que tu étais là ! › … jusqu'à ce qu'un jour il soit malade ou qu'un autre jour il change temporairement de lieu d'entraînement. »

La fin approche et, volontairement aveugle, je m'entête. — « Pendant ce temps, chaque fois que je sortais, surtout en fin d'après-midi, j'apercevais ou croyais apercevoir son camion rouge fendant le flot de la circulation, pendant qu'un flux de sensations mouillait entre mes jambes. À l'occasion, j'ai stationné ma voiture et je me suis frotté le sexe brutalement, non pas pour jouir, mais pour qu'il me fasse mal et que je n'aie plus envie de sa peau ni de lui. À d'autres moment, j'allais au gymnase plus tard qu'à l'habitude, croyant avoir de meilleures chances de le rencontrer, quelquefois avec succès. La plupart des journées de la semaine, je le submergeais de courriels, pensant trouver l'argument qui me rendrait indispensable à ses yeux et l'amènerait à me répondre ou à m'appeler.

« En réalité, pour garder un lien avec lui, il aurait fallu que je m'en éloigne, que je ne m'imagine pas pouvoir le mener à mon plaisir simplement parce que je le voulais, pas plus que je n'avais accepté qu'il réclame ma présence tout à coup parce qu'il en avait envie. En réalité, l'un ou l'autre devait céder et prendre le rythme proposé par son *alter ego,* mais comme nous n'étions que la somme de deux énormes ‹ moi ›… nous n'y avons vu qu'un miroir. Alors, pour ne pas se mettre à loucher, pour s'éloigner, il a choisi des excuses et, plus celles-ci se montraient fausses, plus mon orgueilleux entêtement me suggérait de les combattre. Je tenais plus que tout à conserver la part la plus sublime de notre relation – de mon point de vue – qui était de garder ses doigts actifs dans mon sexe ! Mais, la phosphorescence n'aura duré qu'une soirée ! »

« À la fin, il a remplacé son camion, puis, pour éviter de me rencontrer ‹ par hasard ›, il s'est inscrit dans un autre gymnase. Il habite toujours le même appartement, mais au moment où je suis hors de chez moi, il n'est pas chez lui. Pourtant, je me plais encore à penser qu'à l'occasion, de manière fortuite, il m'y proposera un rendez-vous pour des retrouvailles (!) rendez-vous que – de toute évidence – j'accepterai, quelque soit les circonstances ou les obstacles. Je suis increvable ! »

* * *

« J'ai fait plein d'erreurs dans ma vie… et il semble bien que je ne cesserai jamais d'en faire ! Je vis dans le présent, ne planifiant les quelques rares événements de mon existence qu'avec d'énormes difficultés, croyant le plus naturellement du monde en ma bonne étoile. Si j'avais été juste un peu plus habile, un peu plus manipulatrice, j'aurais pu avoir des amants tout au long de mon concubinat sans que personne n'en sut rien, surtout pas celui qui aurait pu en être malgré tout le principal bénéficiaire, mon CDLF – mais cela est un autre sujet, qu'il faudrait développer ailleurs. Au contraire, bien consciente de mes limites en tant que stratège, je me suis souvent abstenue de m'attabler à des banquets sexuels auxquels j'avais été aimablement conviée.

« J'ai presque toujours été traitée comme une poupée et je me suis complu dans cet état. J'exposais mes caprices et les autres se contorsionnaient pour les combler. J'étais la Minette qui se tortillait (le cul ? déjà ?) et que mon entourage cherchait à caresser. Quand mon CDLF est arrivé dans le décor, il a suivi le modèle établi, tandis que mes mauvaises habitudes s'ancraient fermement. Satisfaire mes caprices devait (et doit toujours) être la religion de qui voulait (et veut) me plaire. Aujourd'hui, rien n'a changé. Je présente mes incartades, surtout sexuelles, comme des peccadilles – ce qu'elles sont, réellement – et m'entête jusqu'à l'absurde au sujet de questions où les enjeux sont autrement sérieux. Mais, tout compte fait, peu importe, puisque j'en fais à ma tête. »

« Mon amant-quotidien s'étant éloigné, après plusieurs années de délices, il me reste bien peu de plaisirs réels. Dans le domaine para-matrimonial, l'immature anglaise rousse surgit de temps à autre, mais elle est si empesée qu'elle en devient pornographique, que le plaisir – dans la gratuité qui devrait l'envelopper – est difficile à atteindre. Enfin, que je doive la partager avec mon CDLF et avec sa bénédiction, réduit l'aventure à sa plus simple expression et la rend si terne qu'elle ressemble de plus en plus à du vice plutôt qu'à du plaisir.

« Au-delà de la sexualité, mais parlant de vice… Je ne peux m'empêcher de parler ! Depuis plusieurs années, j'avais réussi, soutenue par mon amant-patient, à me retenir et à protéger mon jardin secret des attaques répétées de mon CDLF. À la faveur de quelques repas intimes, j'ai bazardé mes secrets, risquant le tout pour je ne sais quoi… pour me mettre en valeur, pour des vantardises : voyez, moi – à la rigueur moi aussi – quelqu'un me fait des avances, quelqu'un me trouve séduisante, quelqu'un ne trouve pas que je suis ‹ passée date ›… Comme s'il fallait que j'efface et que je n'entende plus jamais la vacherie de mon CDLF, il y a quelque temps : ‹ Comment veux-tu que je te baise ? › – même si elle a été lancée dans un contexte différent. »

« Les femmes qui le peuvent jouissent, tandis que les hommes, en général, ne jouissent pas : ils éjaculent, ils conquièrent. En crachant leur foutre, ils travaillent ; ils installent des clôtures. Leur éjaculat sert à marquer leur propriété ; c'est ainsi qu'ils font tout pour y parvenir, dès qu'ils se trouvent en présence d'un territoire non conquis par eux. Les conquérants sont tous des menteurs et des hypocrites ; ceux qui sont devenus concubins, après avoir eux-mêmes, par leurs discours, trompé les femelles qu'ils voulaient s'attacher, sont devenus mortellement ennuyeux, rébarbatifs au plaisir, protégeant leur butin comme des voleurs ; quelques amants, passagers temporaires du train de la jouissance, ne cherchant pas à s'approprier de nouveaux corps ni à se soulager de leur trop plein, font temporairement office de soupape et laissent croire, encore un instant, à la gratuité de la vie, au rire et au bonheur. Les femmes qui jouissent ont intérêt à ne pas attendre le complément idéal ; les femmes qui jouissent ont intérêt à se masturber dès qu'elles le savent et le peuvent – et à continuer de le faire tant que leurs doigts pourront bouger !

« Mon CDLF ne crache plus de foutre depuis longtemps. Alors, je cherche ailleurs, sans répit, car je voudrais être sexuellement prise pour le bonheur, pas seulement utilisée pour éviter la guerre, mais vraiment prise, et que mon corps et mon âme soient emportés ensemble et ensemble exultent. »

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Stéphane Mallarmé
Vers et Prose
1893

Montréal, 23 octobre 2008 — 23 avril 2009

Le publication du lecturiel
Le Camion rouge
de Jean Yves Collette (1946-)
en constitue l'édition originale.

ISBN : 978-2-89668-404-5

© Jean Yves Collette, 2009-2017.
Tous droits réservés.